This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

DP
48
.L23

B 442468

STORAGE
H2k 5

SPEEDY
BINDER
Manufactured by
GAYLORD BROS. Inc.
Syracuse, N. Y.
Stockton, Calif.

~~516~~
S16
~~517~~

DE L'ANTIPATHIE

DES FRANÇAIS

ET DES ESPAGNOLS.

Cet Ouvrage n'a été tiré qu'à deux cent cinquante exemplaires, tous sur grand papier vélin.

On en a déposé deux exemplaires à la Bibliothèque impériale, conformément à la loi.

DE L'IMPRIMERIE DE LEBÉGUE,

RUE DES RATS, N° 14.

DE LA

CONTRARIÉTÉ D'HUMEURS

QUI SE TROUVE

ENTRE CERTAINES NATIONS,

ET SINGULIÈREMENT

ENTRE LA FRANÇAISE ET L'ESPAGNOLE,

OU

DE L'ANTIPATHIE

DES FRANÇAIS

ET DES ESPAGNOLS.

A PARIS,

Chez De Beausseaux, Libraire, quai Voltaire, n° 5.

1809.

DP
48
.L23

Spanish
Dolphin
12-2-53
85368

AVERTISSEMENT.

CET Opuscule qu'on offre au Public, n'est pas nouveau. Publié depuis près de deux cents ans, il fait partie des écrits de la Mothe le Vayer, savant et philosophe du dix-septième siècle, qui semble avoir pris à tâche d'imiter Plutarque, et qui, avec autant de jugement et de bon sens, ce qui n'est pas peu dire, et ce qu'il est si rare de trouver (1), lui serait comparé à

(1) « Le jugement, avant tout, le jugement! » s'écrie avec raison un excellent traducteur de Virgile. « Comme on l'a très-bien dit, l'esprit court les « rues : l'imagination, qui invente les détails, le ta- « lent, qui les colore, ont été donnés à plusieurs; « mais l'excellence du jugement est d'autant plus « rare, qu'on ne s'applique pas assez à cultiver de « bonne heure en nous cette précieuse faculté. »

(Préface de la Traduction en vers français

juste titre, s'il était moins diffus et plus correct.

Nous avons cru que, dans les circonstances actuelles, il pourrait être lu avec quelque plaisir par les personnes qui, en étudiant les mœurs

---

des Bucoliques de Virgile, par P. F. Tissot, deuxième édition. Paris, 1808, *in*-12, *page* 33.)

Un humble traducteur en prose saisit avec plaisir cette occasion de témoigner publiquement à M. Tissot l'extrême satisfaction qu'il a éprouvée à la lecture de son ouvrage, et de joindre sa faible voix au juste tribut d'éloges que lui ont déjà payé les connaisseurs. Assurément personne n'a meilleure grace que M. Tissot à soutenir, comme il le fait page 11, que les traducteurs en vers peuvent être *toujours* aussi fidèles que les traducteurs en prose, ou bien, en d'autres termes, que ceux-ci, pour avoir le suffrage des gens éclairés, sont obligés de se permettre *les mêmes inexactitudes*. Il faudrait, selon nous, avoir bien du courage, pour oser seulement le contredire sur une assertion, peut-être un peu trop généralisée, mais qu'il sait d'ailleurs si souvent et si bien faire valoir par ses propres exemples. Ce qui nous semble au moins incontestable, c'est qu'une traduction en vers comme la sienne, est infiniment au-dessus d'une version en prose, même plus exacte, et par le talent

et les habitudes d'un peuple, aiment à le comparer avec lui-même à des époques différentes; et nous le redonnons à peu près tel qu'il est dans le recueil des OEuvres de l'Auteur (1), qui ne se trouve pas entre les mains

---

qu'elle suppose, et par les jouissances qu'elle donne, et par l'avantage qu'elle a souvent de faire mieux sentir les beautés du modèle. On doit lui rendre d'autant plus volontiers cette justice, qu'un pareil ouvrage, que M. Tissot appelle justement, en plaisantant, *une œuvre du démon*, comme Voltaire une bonne tragédie, est d'une difficulté d'exécution qui touche presque à l'impossible; et Voltaire lui-même, quoique partisan en général des traductions en vers, dit, en parlant de Virgile et d'Horace : *Je doute qu'on les traduise jamais heureusement en vers. Ce ne serait pas assez d'avoir leur génie : la différence des langues est un obstacle presque invincible.* (Voyez le *Siècle de Louis XIV*, tome 20, page 126 de l'édition de Kell, in-8°.)

(1) Tome premier, page 157 de l'édition de Paris, 1662, en 2 vol. in-fol. = Tome 2, page 1 de celle de 1684, même lieu, 15 vol. in-12. = et Tome 4, deuxième partie, ou vol. 8, page 311, de l'édition de Dresde in-8°, 7 tomes qu'on relie d'ordinaire en 14 volumes.

de tout le monde, quoique assez souvent mis à contribution par ceux qui depuis ont écrit sur les mêmes matières.

Nous avons seulement, pour le réduire, autant qu'il a été possible, sans rien changer à l'ordre du discours, abrégé des détails, resserré des longueurs, supprimé des redites, rejeté une foule de passages aujourd'hui tout-à-fait hors de saison, et lié, par de courtes transitions, les endroits où le vide que nos suppressions avaient occasionné, se faisait trop sentir.

Excepté pour les locutions vicieuses, et les négligences, que la Mothe se mettait peu en peine d'éviter, nous n'avons que très-peu touché au style. A l'égard des pensées, voici en quoi consiste le plus grand changement.

L'Auteur prétend que, comme dans

le monde physique, les premiers principes sont toujours opposés les uns aux autres, et cela pour le bien commun de l'univers, il faut, dans le monde politique, que les deux nations qui sont les premiers principes, c'est-à-dire, les premiers mobiles des affaires de l'Europe, comme elles l'étaient alors, se contrecarrent mutuellement, et que c'est un effet de cette Providence divine, qui veille à la conservation des Empires.

On sent que ce langage de l'école n'est plus aujourd'hui de mise, et qu'il ne serait pas seulement entendu. De pareilles idées nous étonnaient même de la part de notre philosophe. Aussi ne lui appartiennent-elles point; et, comme on peut le voir par les remarques d'un savant critique, il n'a eu que le tort de les reproduire.

Bayle, dont on connaît l'exactitude, nous apprend (1) que la Mothe le Vayer, qui, pour quelque motif de circonstance, crut d'abord devoir faire paraître cet ouvrage sous un nom supposé (2), avait pris une infinité de choses, et notamment ce dont il est question, d'un livre composé en espagnol par le docteur *dom Carlos Garcia*, sur le même sujet (3); et il n'est pas douteux, versé comme

(1) OEuvres diverses, tome 3, page 521, édition de la Haye, 1727, 4 vol. in-fol.

(2) Il le donna comme une traduction de l'italien de *Fabricio Campolini*, Véronais; et c'est ce que porte encore le titre, dans les trois éditions dont nous avons parlé. Mais les libraires, ou les éditeurs ont soin de prévenir que c'est un nom imaginaire.

(3) Il est intitulé : *Antipatia de los Franceses y Espagnoles*, et fut imprimé à Rouen en 1627. Voyez l'Avertissement qui est à la tête du huitième volume des *Œuvres de la Mothe*, édition de Dresde, où l'on trouve que le savant Gundling avait fait, à l'égard de ce petit Traité, la même observation que Bayle.

il l'était dans la littérature et la langue espagnoles, qu'il n'eût plutôt connu l'original que la traduction italienne dont parle Bayle; mais il est étonnant qu'il se soit exposé lui-même ici aux reproches qu'il fait en divers lieux (1), aux écrivains qui prennent les pensées d'un autre, sans lui en faire honneur. Quoique l'ouvrage fût d'abord pseudonyme, notre auteur, qui consentit ensuite à se nommer, devait au moins indiquer les emprunts qu'il avait faits au docteur *Garcia :* le soin de remplir ce devoir ne l'aurait fait paraître que plus impartial, en mettant dans la bouche d'un Espagnol même, une partie des accusations qui y sont répétées contre le naturel de sa nation.

---

(1) Lisez les passages indiqués par la table générale, dans les trois éditions déjà citées, au mot *Plagiaire.*

Quant aux faits allégués pour prouver l'existence des antipathies naturelles, si nous en avons passé beaucoup, il ne faut pas conclure pour cela que notre intention ait été de garantir la vérité des autres. C'est comme si l'on s'imaginait que nous croyons à ces antipathies prétendues forcées de nation à nation (1), à cause de l'idée que nous avons eue de faire reparaître ce Traité. Les progrès faits, depuis qu'il est écrit, dans les sciences physiques, ne permettent plus d'être

---

(1) « J'oserais bien vous assurer que toutes ces « antipathies, dont on met la cause dans la diversité « des tempéramens et des coutumes, et que, sous ce « prétexte, on voudrait faire passer pour incurables, « sont des chimères. Laissez à des nations voisines « la différence de mœurs et d'usages; ôtez-leur la « rivalité, et faites que les mêmes intérêts d'état les « regardent; vous les verrez bientôt sympathiser..... « Il serait inutile d'en indiquer des exemples; chacun « en sait de fort éclatans. » (*Bayle, tome 3 des Œuvres diverses, édition citée*, page 523.)

si crédule. Il n'est personne qui ne puisse aujourd'hui, en le lisant, rectifier les erreurs de l'auteur, ou plutôt de son siècle, sur cela et sur tout autre chose; comme il n'est personne qui ne sache à présent que c'est surtout à la différence des institutions politiques qu'il faut attribuer celle du caractère des peuples, et que la grande multiplicité des ordres monastiques et l'inquisition sont les fléaux terribles qui ont eu sur celui des Espagnols la plus grande influence, en éteignant le flambeau du savoir, et tenant tout courbé sous la verge de fer du fanatisme et de la superstition (1).

---

(1) « Après l'émigration des Maures et des Juifs, « après la transplantation de tant de familles espa- « gnoles en Amérique, il faut convenir que les cloî- « tres en Espagne tiennent lieu d'une mortalité qui « détruit insensiblement la nation ». (VOLTAIRE, *Essai sur les mœurs et l'esprit des Nations*,

Mais c'est ce qu'on ne pouvait guère dire en France à une époque si voisine des fureurs de la Ligue, et des

---

chap. 139, *tome* 18, *page* 252 *de l'édition de Kell, in*-8°.)

« Jamais, dit le même auteur au chapitre suivant, « jamais l'inquisition italienne n'a égalé les horreurs « de celle d'Espagne. » (*Même tome, page* 264.)

« Les papes avaient érigé ces tribunaux par poli- « tique, et les inquisiteurs espagnols y ajoutèrent la « barbarie (*p.* 257).

« C'est de là que le silence est devenu le caractère « d'une nation née avec toute la vivacité que donne « un climat chaud et fertile. » (*Page* 260.)

« Il faut encore attribuer à ce tribunal cette pro- « fonde ignorance de la saine philosophie, où les « écoles d'Espagne demeurent plongées, tandis que « l'Allemagne, l'Angleterre, la France, l'Italie même, « ont découvert tant de vérités, et ont élargi la sphère « de nos connaissances. JAMAIS LA NATURE HUMAINE « N'EST SI AVILIE, QUE QUAND L'IGNORANCE SU- « PERSTITIEUSE EST ARMÉE DU POUVOIR. » *(Même page.)*

Il serait à souhaiter que ces deux beaux chapitres de *Voltaire* sur les *moines* et sur l'*inquisition* fussent affichés d'un bout de l'Espagne à l'autre, avec la traduction espagnole, par les soins du nouveau Gouvernement.

exécutions atroces de la Saint-Barthélemy ; outre que cette cause est devenue enfin d'autant plus remarquable, que, tandis que, chez nous, les progrès de la civilisation, de la philosophie et des lumières allaient toujours croissant, l'Espagne demeurait ensevelie dans la même ignorance, la même barbarie (1), les mêmes préjugés. On eût dit que la chaîne de montagnes qui sépare l'un et l'autre peuple, était cette colonne lumineuse de l'ancien Testament, qui éclairait la marche des soldats de Moïse, et couvrait de ténèbres le

(1) « On voyage en Espagne, dit encore Voltaire, « comme dans les déserts de l'Arabie, et dans les « villes on trouve peu de ressource. » Il observe, là même, que cette disette de l'utile et de l'agréable augmenta depuis l'expulsion des Maures, et qu'au milieu de la magnificence fastueuse de quelques grands, rien de ce qui rend la vie commode n'y est encore connu. (*Tome* 19, *page* 134 *de la même édition.*)

camp ennemi: il ne fallait pas moins que le génie d'un autre Moïse pour les dissiper, et pour régénérer enfin, par de plus sages lois, et le sol et les hommes. Ce nouveau prodige était sans doute réservé à la toute-puissance, à l'heureuse fortune du héros qui va les conquérir, et qui en a déjà fait tant d'autres (1). Certes, c'est à lui qu'on pourrait appliquer, avec plus de raison, les éloges que fait l'Auteur de ce Discours, du Ministre auquel il en fait hommage, quand il dit, entre autres choses (2), que « la France le con-« temple comme son génie tutélaire, « et que toute la terre le respecte « comme un des plus grands modèles « qui aient existé; que la nature

(1) On écrit ceci à Paris à la fin de novembre 1808.

(2) Voyez la dédicace adressée au cardinal-duc de Richelieu.

« l'avait formé tel, qu'il ne pouvait
« manquer d'être le second fondateur
« de l'Empire sous lequel il vivrait,
« ou d'établir une puissante monar-
« chie partout où le sort l'eût pu
« conduire. Supérieur à tous ceux qui
« ont paru à la tête des peuples, ils
« croyaient beaucoup faire de mettre
« à profit les occasions que sa pré-
« voyance fait naître et servir à ses
« desseins ; ils attendaient la fortune,
« il la fait suivre ; ils dépendaient de
« je ne sais quelles destinées, il leur
« donne la loi, et tout cède au pou-
« voir de sa conduite, à la hardiesse
« de ses grands projets. »

DE

DE L'ANTIPATHIE
DES FRANÇAIS
ET DES ESPAGNOLS.

Ce n'est pas seulement entre les hommes qu'on remarque certaines convenances ou répugnances naturelles : elles ont été observées dans tous les ordres de la nature. Parmi les pierres mêmes, le diamant est en dissention, pour user du propre mot de Pline *, avec l'aimant, et la pierre théamède d'Ethiopie rejette le fer avec autant de force que la calamite l'attire. Entre les minéraux et les métaux, il y en a qui ne peuvent s'allier, au contraire de l'or et du mercure qui se cherchent et s'unissent avec tant d'ardeur. Les plantes font voir entre elles les mêmes amitiés ou

* Hist. nat. l. 37, ch. 4, et l. 36, ch. 16.

inimitiés. La vigne s'accorde fort bien avec l'orme; elle ne peut souffrir le chou, et hait mortellement le laurier. Le roseau et la fougère sont, à bon droit, regardés comme un emblême de guerre irréconciliable, puisque le laboureur qui veut purger son champ des racines de la dernière, n'a, dit-on, qu'à fixer un roseau au soc de la charrue, pour achever de faire périr ce que le feu n'a pu tout-à-fait consumer.

Quant aux animaux, non-seulement le bien ou le mal qu'ils peuvent se faire, et les intérêts du boire et du manger, causent la concorde ou la discorde que nous voyons entre eux, à les considérer de même ou de différente espèce; mais il semble qu'outre cela il y ait quelque chose de plus caché à notre connaissance d'où viennent ces effets. Il est facile de comprendre pourquoi la brebis vit si bien avec la chèvre, et hait si fort le loup : l'aversion qu'a la poule du milan, le cygne du dragon, et le dauphin de la baleine, a ses causes manifestes; mais s'il faut expliquer pourquoi l'éléphant fuit devant le bélier,

d'où vient que le lion ne peut souffrir la seule voix du coq, et que le cheval tremble à l'odeur du chameau, c'est alors que les plus grands esprits sont contraints d'avoir recours à des propriétés occultes, et d'alléguer des sympathies et antipathies naturelles, qui, le plus souvent, ne sont que de beaux termes inventés pour mettre à couvert notre ignorance.

Or, s'il faut recourir à ces qualités occultes pour rendre raison des sympathies ou antipathies qu'on remarque parmi les animaux, j'estime qu'on ne sera pas moins forcé de le faire à l'égard des hommes, soit qu'on les considère dans le général ou dans le particulier, dans l'espèce ou dans les individus. En effet, s'il est aisé d'assigner les causes qui divisent des hommes dont les intérêts sont divers, ou des nations voisines qui ont tous les jours de nouveaux différends à démêler ensemble, ce n'est point une chose aussi facile d'expliquer pourquoi, dès la première rencontre, nous nous sentons prévenus pour ou contre des personnes tout-à-fait inconnues,

pourquoi nous éprouvons, malgré nous-mêmes, certaines sympathies ou antipathies qui nous dominent, et imposent silence à notre raison. C'est ce que j'ai cru devoir remarquer d'abord, ayant à parler de la contrariété d'humeurs que nous voyons entre les deux peuples de France et d'Espagne, et croyant la pouvoir considérer comme une de ces antipathies naturelles, dont il est plus aisé d'apercevoir les effets que les causes.

La raison la plus générale de la concorde ou discorde des nations se tire du tempérament, dont la ressemblance concilie partout les amitiés, autant que sa différence aliène manifestement les esprits. Or le tempérament des hommes, considérés ainsi en gros, dépend surtout de la température des régions qu'ils habitent, laquelle, à son tour, tient à leur différente position, ainsi qu'à la nature du terrain, selon qu'il est uni ou montueux, sujet aux pluies, aux inondations, ou à la sécheresse, et exposé à des vents différens. Aussi Strabon remarque que les mœurs des

Mèdes et celles des Arméniens étaient semblables, parce que leur pays ne différait en rien ; et Galien, observant les diverses habitudes des Asiatiques et des Européens, les fait dépendre de leur différente habitation, comme Hippocrate avait auparavant attribué la grande ressemblance des Scythes entre eux, à l'égalité de leur demeure, et leur peu de rapport avec les autres hommes à la diversité des climats.

Si nous considérons de même la différente assiète de la France et de l'Espagne, séparées naturellement par d'aussi hautes montagnes que les Pyrénées, l'une à l'orient et au nord, l'autre au couchant et au midi, vu leur position réciproque : l'Espagne chaude et sèche ; la France froide et arrosée de tant de rivières : celle-là rarement battue des vents, mais régulièrement selon les saisons ; celle-ci perpétuellement agitée par eux : la première, si peu mouillée des eaux du ciel ; la seconde, si sujette aux pluies en tout temps, etc. etc., nous ne nous étonnerons pas que des pays si différens

produisent des hommes d'un tempérament dissemblable, qui cause à la fin cette répugnance d'esprits, et cette contrariété d'humeurs qui les divisent. Aussi tous ceux qui ont parlé des mœurs de ces deux nations, ont toujours représenté la française aussi changeante que l'air, et aussi légère que les vents qui y dominent; l'espagnole, au contraire, aussi constante que son ciel et ses saisons : les Français, froids et humides comme leur terre, d'où vient leur blancheur; les Espagnols, chauds et secs comme la leur, ce qui les rend basanés : les Français d'ailleurs gais, francs, hospitaliers, confians, libéraux, religieux sans hypocrisie, et polis sans affectation; mais volages, pleins de boutades, causeurs, médisant de leurs compatriotes chez l'étranger, propres à la cavalerie, mais supportant peu la faim et les autres incommodités de la guerre, qu'ils font avec plus de bravoure et de rapidité que d'artifice et de conseil : les Espagnols, tout au rebours, fourbes, mélancoliques, inhospitaliers, jaloux, vindicatifs, avares,

superstitieux à l'excès, et d'une civilité plus qu'importune ; mais constans, posés, taciturnes, se prisant les uns les autres hors de leur pays, bons pour l'infanterie, capables d'endurer la faim, la soif et toutes les fatigues de la guerre ; la faisant plus par ruses et par stratagêmes qu'à force ouverte, et exécutant plus de la tête que de la main.

Je laisse à part le rapport qui peut être entre ces qualités ou ces défauts, et le tempérament de ces deux peuples ; mais il faut que j'ajoute cette observation, dont tout le monde ne peut qu'être d'accord : c'est que le soldat français se fait d'abord craindre, jurant et pestant avec grand bruit quand il arrive quelque part ; mais dès le lendemain, ou même une heure après, doux et tranquille, il s'est accommodé avec les domestiques, et se trouve grand ami de la maison : l'Espagnol, au contraire, use de courtoisie en arrivant, et se contente d'observer doucement ce que l'endroit lui offre de commode ; mais il n'y a rien de plus rude que sa sortie ; car

c'est alors qu'il fait son coup, pillant, dévastant tout sans rémission : d'où vient peut-être le proverbe qui dit, qu'on se garde de la furie française et de la retraite espagnole.

Ce n'est donc pas merveille que des caractères si contraires s'accommodent si mal ensemble ; et en examinant plus en détail ces différences, ces oppositions, peut-être aurons-nous de la peine à en rapporter tous les effets aux qualités qui forment le tempérament ; peut-être, dis-je, remarquerons-nous entre ces deux nations une si grande antipathie de corps et d'esprit, que nous commencerons à douter, avec un certain Espagnol, que ceux de son pays sortent de même façon que les Français du ventre de leurs mères, à moins de recourir, pour l'expliquer, à ces causes occultes dont nous avons parlé. En effet, le Français est grand de corps ; l'Espagnol petit : le premier a le poil ordinairement blond ; l'autre l'a noir : l'un porte les cheveux longs ; l'autre courts : le Français mange beaucoup et vîte ; l'Espagnol fort

peu et lentement : le Français se fait servir le bouilli le premier ; l'Espagnol le rôti : le Français met l'eau sur le vin ; l'Espagnol le vin sur l'eau : le Français parle volontiers à table ; l'Espagnol ne dit mot : le Français se promène après le repas ; l'Espagnol s'assied, au moins, s'il ne dort : le Français, soit à pied, soit à cheval, va vîte par les rues ; l'Espagnol va toujours fort posément : les laquais des Français suivent leurs maîtres ; ceux des Espagnols vont devant : le Français, pour faire signe à quelqu'un de venir à lui, hausse la main, et la ramène vers le visage ; l'Espagnol, pour le même sujet, baisse la sienne, et la rabat vers les pieds : le Français donne un baiser aux dames en les saluant ; l'Espagnol ne peut souffrir cette privauté : le Français n'estime les faveurs de sa maîtresse, qu'autant qu'elles sont connues pour le moins de ses amis ; l'Espagnol ne trouve rien de plus doux en amour que le secret : le Français ne raisonne que sur le présent ; l'Espagnol que sur le passé : le Français demande l'aumône avec mille

soumissions de gestes et de paroles ; l'Espagnol avec gravité et sans bassesse, passant même parfois jusques à l'arrogance : le Français, réduit à l'extrême besoin, vend tout, hors sa chemise ; c'est la première chose dont l'Espagnol se défait, gardant la fraise, l'épée et le manteau jusques à la dernière extrémité : le Français porte ses habits d'une façon, et l'Espagnol d'une autre qui n'a rien de semblable, à les considérer de pied en cap : le premier se revêt de son pourpoint après tout le reste ; le dernier commence à s'habiller par là : le Français se boutonne en allant du collet vers la ceinture ; l'Espagnol au rebours, commençant par le bas, finit vers le menton : le Français met le pourpoint bas pour se battre en duel ; l'Espagnol prend alors, quand il le peut, une jaque de maille : le Français croit qu'il n'y a que des écrouelles en Espagne, et fait peur à ses enfans d'un Espagnol comme d'un loup-garou* ; l'Espagnol tient tous les Français

* Les habitans des anciennes provinces méridio-

aussi gueux que ses *aguadores* de Madrid; les trouve *gavaches*, et croit qu'ils ne sont nés que pour faire rire le monde : le Français, contraint d'estimer le vin d'Espagne, et d'avouer que les draps, les chevaux, les gants, et surtout les pistoles * y sont excellens, ajoutera aussitôt qu'il n'y a rien qui vaille en ce pays-là, que ce qui ne parle point; l'Espagnol obligé de reconnaître qu'il se nourrit des blés de France, et se sert utilement de son sel, de ses toiles, de ses cordages et de tant d'autres produits de ses manufactures, assurera que c'est uniquement parce que ceux de sa nation dédaignent de cultiver leurs terres, et de travailler aux arts mécaniques, n'accordant leur estime qu'au métier de la guerre, sans vouloir donner jamais à la France aucune supériorité.

Qui ne dirait, en faisant réflexion sur

---

nales savent que ce fait est encore vrai, ou du moins qu'il l'a été jusqu'à l'époque de la révolution.

* On appelait autrefois *pistole*, une petite arquebuse qu'on tirait d'une main. *(Richelet.)*

ces oppositions et tant d'autres qu'on passe sous silence, qu'un Français ne peut mieux se définir qu'en disant qu'il est un Espagnol renversé ? Car on ne peut sans doute attribuer une si grande contrariété à la seule différence de climat. L'Italie est en même éloignement des Gaules que l'Espagne; elle a son air, ses eaux et son ciel différens; les Alpes sont plus hautes et plus escarpées que les Pyrénées : cependant les Français n'éprouvent point autant d'antipathie pour les Italiens que pour les Espagnols. L'astrologie, avec ses horoscopes et tout le merveilleux de ses constellations, ne trouvera jamais de quoi nous démontrer que les Français doivent plus ressembler aux habitans de la Pologne ou de la Perse qu'à ceux de l'Espagne. Laissant donc la recherche des causes occultes, tâchons de trouver quelque raison physique d'un si grand effet.

Comme les animaux, les hommes sont unis ou divisés à proportion du bien ou du mal qu'ils se font ou qu'ils peuvent se faire, et il en est de même des nations.

Or la France et l'Espagne étaient, il n'y a pas long-temps, les deux puissances qui balançaient les forces de l'Europe; et, par leur influence sur les autres Etats, seules arbitres d'une paix ainsi que d'une guerre universelles, tenaient en respect, en équilibre tout le monde chrétien. Dans cette position, il est bien clair que la rivalité de gloire et de puissance a dû rendre nécessairement chacun de ces deux peuples le plus grand ennemi de l'autre, et causer ce puissant instinct de répugnance, d'animosité réciproque, qui jadis existait entre Rome et Carthage, et qui ne put s'éteindre que par la ruine entière de celle-ci.

Qu'on nous permette, sans plus insister sur cette cause, de passer maintenant à l'examen des torts que se reprochent mutuellement les Français et les Espagnols, pour juger, s'il se peut, sans passion, du droit des parties.

Les Espagnols qui savent ce que vaut le prétexte de la religion, font gloire de n'avoir jamais donné entrée chez eux à

l'hérésie, et de l'avoir toujours persécutée au dehors, tant qu'on a voulu accepter leur assistance ; reprochant aux Français de s'allier au contraire avec les hérétiques. A les en croire, la grande étendue de leur monarchie est la récompense du zèle avec lequel ils ont porté l'Evangile jusqu'au Nouveau-Monde, et le ciel ne leur donne à sucer les mamelles de l'une et l'autre Inde, qu'en reconnaissance de ce qu'ils y ont les premiers annoncé les mystères de notre foi.

A cela, les Français répondent que les Espagnols se servent de ce voile spécieux de la religion, uniquement pour aveugler les simples qu'ils veulent tromper ; mais que personne ne la considère moins qu'eux, pour peu qu'elle vienne à heurter leurs intérêts ; que toutes leurs actions démentent leurs discours, et font bien voir qu'ils épouseraient même l'hérésie, si elle leur apportait en dot quelque couronne. Ils disent que quand, en 1610, les Espagnols chassèrent 900,000 Mores d'Espagne, où leurs pères avaient habité pendant plus

de 900 ans, ils firent paraître plus de crainte, d'avarice et d'inhumanité que de religion; et que ces expulsions réitérées des Juifs jusqu'au nombre de 800,000 en une seule fois sous Ferdinand et Isabelle, ne pouvaient avoir d'autre motif qu'une politique mal-entendue, à moins d'accuser d'irréligion le Pape et tant de princes chrétiens qui les tolèrent. Ils ajoutent enfin que l'Espagne sait bien se conduire autrement avec les hérétiques et les infidèles, quand ses intérêts l'exigent, et que tout le monde sait avec quel soin Charles-Quint laissa croître, fomenta l'hérésie en Allemagne durant 30 années, afin de profiter des divisions qu'elle y occasionnait.

Quant aux assistances pieuses que les Espagnols disent avoir données à leurs voisins, les Français comparent celle qu'ils ont reçue d'eux dans leurs guerres civiles, à celle que recevrait un maniaque de quiconque lui prêterait un couteau pour se défaire dans un accès de fureur. Et tant s'en faut que la religion fût leur motif, qu'ils traitaient alors eux-mêmes avec les hugue-

nots, et ne cherchaient qu'à s'établir en France à la faveur des troubles de la Ligue, qui était leur ouvrage. Les exécutions faites à Toulouse des négociateurs du traité fait par le duc de Rohan, pendant sa rebellion, avec le roi d'Espagne, et la paix de 1629, par laquelle on lui pardonne nommément ce traité, en sont des témoignages assez authentiques, pour ne rien dire des aveux et des dépositions de Du Clauzel, arrêté enfin, et exécuté à mort en 1635 dans la Valteline, où il était allé pour un pareil et plus honteux dessein, ayant été autrefois le principal entremetteur de ces belles affaires.

Pour en venir ensuite à ce prétendu zèle qui leur a fait porter notre Evangile au bout du monde, les inhumanités prodigieuses par eux exercées aux Indes occidentales, furent une très-mauvaise préparation évangélique : le massacre de 800,000 hommes dans la seule île de Saint-Domingue, n'était pas un trop bon moyen pour apprivoiser à la foi ceux du continent ; et la défense expresse d'apprendre

à

à lire et à écrire à ces pauvres sauvages ; dont parlent leurs propres historiens, montre bien que la conversion des infidèles n'était pas le motif qui les menait si loin, et que, s'ils y portaient des chapelets de verre, c'était pour les convertir en grains d'or. C'est une chose étrange qu'ils confessent eux-mêmes d'avoir réduit ces pauvres Américains à un tel point de désespoir, qu'ils ne voulaient plus user de leurs femmes naturellement, de peur de faire des esclaves aux Espagnols : et nous voyons, dans tous leurs livres, que le seul mystère du christianisme qu'on enseignait aux néophytes du nouveau monde, c'était de leur faire apporter tous leurs biens aux pieds de ces nouveaux apôtres, qui les en spoliaient avec toute sorte de barbarie, et finissaient encore par les égorger, pour avoir le reste, quoiqu'ils n'en eussent rien retenu. Certes, c'est se moquer et de Dieu et des hommes, de parler en cela du zèle de la religion ; et ces pauvres Indiens, selon toute apparence, n'ont fait qu'empirer de condition, puisque, d'après les plus

équitables scolastiques, vivant, comme ils faisaient pour la plupart, dans l'innocence de la loi de nature, ils pouvaient s'y sauver ; au lieu qu'ayant reçu de si mauvaise main la lumière de l'évangile, s'ils l'éteignent, comme il leur arrive tous les jours, de désespoir, ils tombent dans les malédictions de l'apostasie.

On ne trouvera pas que ceux d'Orient, soit idolâtres, soit mahométans, aient plus profité au spirituel avec les Portugais, que les autres avec les Castillans. L'or de Sofala les a fait sortir de Lisbonne pour doubler le Cap de Bonne-Espérance ; les perles d'Ormus les ont attirés jusqu'au golphe persique ; les pierreries du Bengale et du Pégu, les ont fait pénétrer au-delà du Gange ; et les épiceries des Moluques les ont portés plus loin que la Chersonèse dorée de Malaca. Mais l'on ne peut rapporter la découverte de tant de côtes, et la continuation de ces voyages de long cours, qu'à des vues purement humaines. Il est inconcevable, au reste, avec quelle injustice, avec quel front les Espagnols

veulent qu'il leur soit permis de contracter des alliances avec tant d'idolâtres et de mécréans, pour un peu de poivre ou de gingembre, sans vouloir souffrir celle du roi de France avec le Turc, laquelle a pour but, outre le commerce, le soulagement et le rachat des esclaves chrétiens, et le bien général de toute la chrétienté.

Si nous rentrons maintenant dans l'Europe, tant s'en faut, à commencer d'abord par l'Angleterre, qu'on accorde aux Espagnols d'y avoir beaucoup fait pour le cátholicisme, qu'on les taxe au contraire, non-seulement d'être cause en partie du schisme de ce beau royaume, par les violences dont ils usèrent à Rome, pour y faire traiter Henri VIII avec une extrême rigueur, au sujet de son divorce, mais encore d'avoir achevé de le perdre, sous la reine Marie, par leur mauvais gouvernement, et d'y avoir enfin occasionné les plus grandes persécutions des catholiques, par les intelligences odieuses qu'ils entretenaient avec eux. A les entendre, tant de séminaires établis par eux, pour les ecclé-

siastiques d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande, n'avaient d'autre but que la gloire de Dieu ; mais on peut voir, dans les *Considérations politiques* du chancelier Bacon, qui en parlait au reste savamment, que toutes ces maisons étaient, pour eux, autant de pépinières d'émissaires dévoués à leur astucieuse politique. Aussi n'est-ce pas seulement aux Anglais que ces libéralités espagnoles ont été suspectes : quand, par le traité d'alliance avec les Suisses, en 1587, le roi d'Espagne s'obligea de payer la pension de deux jeunes écoliers de chaque canton à l'Université de Milan ou de Pavie ; et quand il promit, en 1634, d'entretenir deux autres écoliers de chaque canton dans la comté de Bourgogne, personne ne douta que ce ne fût pour les instruire en l'art de servitude plus qu'aux arts libéraux, et qu'au lieu du bonnet de docteur, ils n'y prissent celui des esclaves.

Si les catholiques anglais ont si peu de sujet de se louer du zèle des Espagnols, leurs voisins de terre ferme le détestent encore davantage : témoin les plaintes des

Flamands abandonnés, à cause de la ligue de France, aux Hollandais, que le gouvernement inexcusable de la cour de Madrid précipita dans l'hérésie, et dans cette opiniâtre résistance comparable à celle de leurs digues contre l'Océan. Dix-huit mille hommes que le duc d'Albe se vantait d'avoir fait mourir à lui seul par la main du bourreau, en six années de son gouvernement, faisaient une vilaine perspective pour des peuples si jaloux de leur liberté. Se plaindre de quelques images détruites par des schismatiques, pendant que, sans aucune distinction d'âge ou de sexe, l'on exterminait, avec la plus extrême barbarie, les images vivantes de tout le pays; tels ont été les traits de la politique espagnole, que personne n'a pu comprendre, et dont l'hérésie seule a profité; car on ignorerait en ce pays jusqu'aux noms d'arminien, d'anabaptiste et de protestant, s'ils eussent voulu s'abstenir d'y établir par force la terreur de leur inquisition. Les Flamands, qui feront quelque jour une époque de ce temps de sujétion et de calamité, comme les

Israélites de leur captivité de Babylone, savent bien que l'Espagne ne fait cas d'eux, et de leur toison d'or, que pour les tondre impitoyablement, comme de vrais moutons, jusques à la peau et au sang, même sans leur permettre de se plaindre.

L'histoire d'Allemagne n'est pas plus favorable à cet égard aux prétentions des Espagnols. On y voit au contraire que leur alliance avec l'Autriche eut toujours pour motif, au lieu du zèle de la religion, leur animosité contre la France : animosité si grande, qu'on a vu Charles-Quint donner toute liberté de conscience aux Allemands, à la charge de se départir de l'alliance des Français, après la leur avoir refusée, quand, pour l'obtenir, ils lui offraient de se joindre à lui contre les Turcs.

Sans détailler ici la conduite opposée de la France, soit dans tant de croisades si loyalement entreprises et exécutées, soit dans les secours et les marques de bienveillance données aux papes en mille occasions*, on pourrait demander si c'est

* Voyez sur ces deux faits un autre petit Traité

par un motif de zèle religieux, qu'un peu après la mort de Saint-Louis, sous le prétexte d'équiper une flotte à son imitation, Pierre d'Arragon, ayant emprunté de l'argent de Philippe-le-Hardi et de Charles d'Anjou, le fit servir à exécuter les Vêpres-Siciliennes, et à dépouiller ce dernier de ses états, se moquant des censures du pape Martin IV, qui avait en horreur, avec tout le monde chrétien, une infidélité commise avec tant de barbarie et d'irréligion. On pourrait demander si c'est par un motif de zèle religieux qu'Ordonius, un de leurs rois, fit lâcher des taureaux irrités sur Atulphe, évêque de Compostèle, qui l'était venu trouver en ses habits pontificaux; que Jacques, roi d'Arragon, fit arracher la langue à son confesseur, pour avoir révélé quelque chose de sa confession; et que Philippe II fit massacrer, en Portugal, deux mille prêtres,

---

du même auteur, qu'on trouve, dans ses œuvres, à a suite de celui-ci, et qui est intitulé : *En quoi la piété des Français diffère de celle des Espagnols dans une profession de même religion.*

tout en se moquant des théologiens, et les priant de mettre sa conscience en repos, autant pour ces massacres que pour ses prétentions sur ce royaume. Mais quoi! les Espagnols, qui sont si entendus dans la théologie scolastique, trouvent dans leurs subtiles distinctions, que tout ce qui est défendu aux autres, peut leur être permis, et réciproquement, que tout ce qui est permis, généralement parlant, doit être prohibé dans leur école, s'il choque tant soit peu leurs intérêts. C'est ainsi qu'alliés en Afrique et en Asie avec des idolâtres et des mahométans, par la seule envie de dominer ou de s'enrichir, ils regardent comme une impiété l'union de la France avec les Suédois, les Hollandais et les Grisons; et qu'ayant vainement tâché depuis cent ans, avec les soins les plus artificieux, de nouer quelque bonne intelligence avec le Grand-Seigneur, ils déclament sans cesse contre cette alliance des Français, dont nous avons fait voir la grande utilité pour le monde chrétien. Et pour passer des choses temporelles aux

spirituelles, c'est encore ainsi qu'il n'y a, suivant eux, d'autre chemin pour aller au ciel, que celui de Saint-Jacques; et que la clef dorée de Castille sera plus nécessaire, si on les en croit, pour y entrer, que celle de Saint-Pierre, dont le successeur est appelé par eux en dérision leur *porte-manteau*, parce que le prétexte de la religion sert à couvrir toutes leurs injustices. Ils ne déférent aux décrets des papes, qu'autant que ceux-ci mettent en leur faveur des royaumes en interdit, leur adjugent de nouveaux mondes, et, par une ligne imaginaire, partagent la terre à leur profit. Mais si, comme pères communs, ils veulent s'opposer tant soit peu à leurs injustes desseins, les Espagnols les traitent de fauteurs d'hérétiques et d'usurpateurs, les menaçant d'aller saccager Rome, faire d'eux comme le Grand-Seigneur de son muphti, qu'il dépose quand il lui plaît, et mettre encore une fois Saint-Pierre aux liens.

Mais certes, le Catholicon d'Espagne *

* Voyez la *Satyre Ménippée*.

est aujourd'hui une drogue trop éventée par toute l'Europe, pour que les Espagnols puissent encore s'en promettre un grand effet; et quand ils osent dire que les succès de leurs armes sont la récompense de leur piété, il faut les renvoyer à leurs historiens, pour les faire rougir d'attribuer au ciel tant de rapines et d'usurpations, et de le rendre complice de tant de crimes. Mais d'ailleurs ces succès sont-ils si étonnans, pour les croire l'ouvrage, je ne dis pas d'une assistance divine, mais d'une profonde connaissance de la politique? Et si l'on veut comparer un moment tous les grands avantages qu'ils avaient en main, au peu de profit qu'ils en ont recueilli par leur faute, ne trouvera-t-on pas plutôt de quoi être étonné de cette réputation de prudence raffinée que certains leur donnent, ou qu'ils se sont eux-mêmes attribuée?

Maîtres à eux seuls de toutes les richesses des deux Indes, ils tiraient assez d'or du nouveau monde pour acheter l'ancien; la ligue de France, l'hérésie

d'Angleterre, et le mauvais état des affaires de presque toute l'Europe, leur donnaient les moyens d'agir sans avoir à craindre de grands obstacles: et avec tout cela, qu'ont-ils fait néanmoins, que tourmenter sans fruit toute la chrétienté, s'attirer la haine de tous les peuples, et montrer que leurs projets étaient bien au-dessus de leur portée et de leurs forces?

Nous lisons dans l'histoire, que Philippe, le père d'Alexandre-le-Grand, pour fonder l'empire de Macédoine, employa deux moyens, la religion et l'or des mines de Chrysite. Philippe II, roi d'Espagne, n'a pas employé le premier avec moins d'artifice, et il avait à sa disposition les mines du Pérou et du Mexique, qui assurément étaient bien autre chose; mais les effets nous ont assez fait voir combien, à cet égard, les Espagnols sont loin de la puissance ou de la politique des Macédoniens. Ils ont tout consumé, leurs trésors et leurs forces, à tyranniser leurs alliés et leurs propres sujets, ou à corrompre leurs voisins; et, chose inconcevable! ils ont chassé le quart